

sur nous le récit de la passion, récit que tout chrétien sait par cœur pourtant, mais récit si rempli d'émotions de toutes sortes qu'il faut être inpie ou dépourvu de sentiment pour n'en pas être touché. Nous savons, à ce sujet, une anecdote qui ne sera peut-être pas hors de place dans ces colonnes :

C'était dans une petite ville de France. On était dans la semaine sainte, et le curé, pour donner un éclat inaccoutumé à la célébration du vendredi-saint, avait invité un prêtre de la ville voisine à prêcher la passion. Ce prêtre était renommé pour son éloquence et ses talents. C'était donc avec une curiosité bien grande qu'on attendait sa venue, et les fidèles s'étaient rendus, empressés et nombreux, dans l'église principale, pour y entendre la passion, traitée d'une manière neuve ; tout le monde était dans l'attente la plus vive. Le vendredi-saint, comme tous les autres vendredis, arriva enfin. L'apôtre tant désiré était dans la sacristie pendant que le curé chantait la première partie de l'office du matin. Soit habitude, soit distraction, nous ne saurions dire précisément laquelle de ces deux choses, notre prédicateur s'amusa à déguster certain flacon de pur madère destiné exclusivement au service de l'autel. Il paraît que le premier verre fut tellement de son goût qu'il le fit suivre d'une foule d'autres qui eurent chez lui, ainsi que sur le commun des mortels, l'effet de causer une excitation désordonnée et certaine faiblesse à l'endroit des jambes, qui n'était pas tout-à-fait selon les canons. Le moment de monter en chaire est arrivé ; le curé se rend à la sacristie et fait observer à notre gourmet qu'on n'attend plus que lui. Celui-ci, réveillé tout-à-coup de son engourdissement et sensible à la responsabilité qui pèse sur lui, secoue, tant bien que mal, la pesanteur de ses idées, hume l'air d'une manière bruyante, et se dirige du côté de la chaire. Le curé, étourdi de cet accident arrivé à son hôte, s'empresse auprès de lui, et l'engage, dans les termes les plus solennels, à ne pas prêcher. Mais l'autre l'avait résolu, et le curé fut obligé de gémir en secret, et par avance, du scandale qui allait avoir lieu.

Rendu dans la chaire de vérité, le prédicateur prend de l'aplomb et, après avoir mentalement, à part lui, reconnu l'infailibilité des lois de l'équilibre, tiré, déployé son foulard, aspiré une prise, il porte son regard presque éteint sur son auditoire impatient.

— Au nom du Père, s'écrie-t-il, et puis il reste court. — Le curé, dans la porte de la sacristie, se démenait, s'agitait, et demandait au ciel pardon de cette faute publique d'un confrère dans un jour aussi saint ; les auditeurs étonnés se regardaient, puis attendaient indécis. Quant à l'orateur, ses yeux parcouraient lentement, à droite et à gauche, ce flot humain qui s'agitait au-dessous de lui. Pour la seconde fois, il élève la voix, mais plus haute, plus accentuée :

— Au nom du Père... nouveau silence. Le curé redouble de grimaces, de contorsions, et se propose d'aller lui-même faire descendre son malencontreux ami. Les fidèles les plus pieux gémissaient tout bas et demandaient à Dieu grâce pour son indigne ministre ; les moins fervents commençaient à desserrer les dents et à montrer certain sourire assez significatif ; tous enfin, ou à peu près, s'étaient à demi-lévés lorsque, pour la troisième fois, la voix du prêtre se fit entendre, calme, grave, funèbre dans son accentuation.

— Au nom du Père... mes chers frères ! En vain je cherche le Fils, il n'est plus !

Puis il descend de la chaire de vérité et traverse, d'un pas plus affermi, les rangs de la foule étonnée et saisie d'admiration à cet élan du génie surpris dans une position presque insoutenable !

Nous avouons qu'il y a là de l'esprit, une manière admirable de se tirer d'un mauvais pas, mais nous ne pouvons convenir aussi facilement qu'il y ait lieu à l'édification générale. Au reste, c'était un accident, et nous dirons à ceux qui crieront : honte ! " que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre."

Nous voudrions bien vous dire un mot de la température ; nous avons même commencé un article dont les premiers mots étaient : " la pluie n'a cessé de tomber depuis" lorsque tout-à-coup la neige s'avisait de descendre flocon par flocon et de tacher les carreaux de notre croisée de ses blanches étoiles. Vite nous effaçons notre article et y substituons le suivant : " La neige qui semblait nous avoir abandonnés," quand, presque à l'instant même, le vent s'élève sec et piquant ; les fourrures reparaissent autour du cou des passants, un froid de janvier nous force à rallumer les poêles, à souffler dans nos doigts qui s'engourdissent.

Enfin, oh ! bonheur ! le froid continue et nous le prions d'agréer nos plus sincères remerciements pour sa constance, car, nous n'étions plus disposés à biffer, raturer sans plus jamais finir, et à recommencer comme de plus belle à tout instant.

Quant au printemps, il n'en est pas plus question que du grand Mogol. Nous croyons pourtant que

Il reviendra à Pâques  
Ou à la Trinité.

Le Général Almonte, le ministre du Mexique, a dû quitter Washington samedi, le 15 du courant, pour se rendre à New-York et de là à la Vera-Cruz. Un Conseil du Cabinet vient de décider que la retraite du Général Almonte n'était point une cause suffisante pour que les relations amicales fussent interrompues avec son gouvernement de la part de celui des États-Unis. On avait résolu, en conséquence, d'envoyer un plénipotentiaire spécial à Mexico, pour remplacer Mr. Shannon, et l'on désigne comme ce plénipotentiaire le Colonel Bush, du Kentucky.

Mr. Polk vient de nommer quelques-uns des principaux officiers de son nouveau gouvernement, et parmi se trouvent Mr. Armstrong, de Nashville, comme consul de Liverpool, Mr. John Davis, de la Pennsylvanie, *surveyor* de Philadelphie, Mr. Benjamin F. Butler, District Attorney de New-York, en remplacement du spirituel et éloquent avocat Ogden Hoffman, Mr. Alex. H. Everett, commissaire en Chine, Mr. W. Polk, frère du Président, chargé d'affaires à Naples, Mr. Sewell, du Maine, chargé d'affaires au Pérou, Mr. Shaler, de New-York, consul à Hong-Kong, Mr. Parmenter, à Massachusetts, officier naval à Boston.

Jeudi à 3 heures, la nouvelle de l'arrivée du Cambria à Boston a été apportée en cette ville par MM. Osborne et Curry, de Québec, qui avaient fait la traversée. Le Cambria a quitté Liverpool dans l'après-midi du 4 du courant et est arrivé à Boston mardi matin le 18, faisant ainsi un passage de 13 jours, après même avoir été retenu 18 heures par la glace et pour quelques réparations. Les MM. qui viennent d'apporter la nouvelle de l'arrivée du Steamer, ont quitté Boston mardi matin à 5 heures P. M. et sont arrivés à 3 heures P. M. ; parcourant ainsi une distance d'à-peu près 350 milles, dans le court espace de

46 heures, dans cette saison de l'année ! Et l'on dira après cela que ce siècle n'est pas un siècle de prodiges ! Mais ce trajet de Liverpool à Montréal en 15 jours et quelques heures, est prodigieux ! et encore se plaint-on d'avoir éprouvé des retards de la glace, des mauvais chemins ! Que diraient nos bons aïeux, s'ils revenaient un instant dans ce monde de miracles à la vapeur, eux qui autrefois avaient fait un bon voyage à Québec, quand ils avaient pu s'y rendre en 15 jours, de Montréal ! Oh ! le bon vieux temps d'autrefois ! quand les choses allaient si tranquillement qu'on avait tout le temps d'y penser. Aujourd'hui ça va trop vite, admettons-le ; on a à peine le temps d'y voir.

Nous ne pouvons donner à nos lecteurs le discours prononcé par Sa Majesté à l'ouverture du Parlement. Il n'est dans aucun journal arrivé jusqu'à hier.

Les autres nouvelles que l'on peut recueillir sont sans importance ; on parle d'une grande réduction dans le fameux système de taxation, qu'on appelle *Income Tax*. Elle affecte surtout les sucrés, le bois, le verre, etc.

On annonce la mort du marquis de Westminster, chevalier de la Jarretière, et son inhumation dans le mausolée de la famille à Eccleston Cheshire, en présence du comte de Wilton, comte Grosvenor, lord Robert Grosvenor et autres membres de la famille.

La marquise a reçu des lettres de condoléances de la main même de la Reine Victoria, la Reine Douairière, et de la duchesse de Kent.

Lord Robert Grosvenor est, dit-on, légataire dans le testament de son père, pour la modique somme de £200,000 stg.

On annonce encore la mort du célèbre écrivain le Revd. Sydney Smith. Mr. Smith reçut la plus grande partie de son éducation à Edimbourg où il résida pendant quelque temps avec lord Brougham, lord Jeffrey, et sir James MacKintosh. Avec ces hommes éminents, il commença la Revue d'Edimbourg, qui fut longtemps sous sa conduite, et à laquelle il contribua durant toute sa vie.

Mr. O'Connell vient d'annoncer à Conciliation Hall que la Reine peut maintenant visiter l'Irlande, quand elle voudra, et qu'il faut lui donner une réception cordiale !

Une course à pied vient d'avoir lieu, entre Maxwell " l'Étoile du Nord," de Sheffield, et le célèbre Barlow, de Lancashire. Elle eut lieu sur la course de Doncaster. La distance était de 4 milles. Bourse, £50. La course fut gagnée facilement par Barlow.

La grande question du *King's College*, qui avait mis tous les esprits en émoi et pour laquelle on a fait tant de tapage et fait perdre un temps considérable à la Chambre, a fini par un hors-d'œuvre. On se rappelle que l'hon. procureur-général pour le Haut-Canada, M. Draper, après avoir parlé pendant deux heures à l'appui de la mesure qu'il se proposait d'introduire relativement à l'université de Toronto, avait fini par dire que cette loi était une mesure ministérielle, que le cabinet était résolu de la conduire à sa fin et que si le ministère échouait dans cette entreprise, il serait obligé de résigner. La question est venue devant la Chambre, mardi soir. La corporation de King's College avait fait descendre, à grands frais, de Toronto à Montréal, deux avocats qui devaient être entendus à la barre pour donner des explications en faveur de la corporation de King's College et défendre ses droits. L'un d'eux, M. Cameron, n'a été entendu, mardi soir, et a parlé pendant trois heures d'une manière très-couvaincante à l'appui de sa cause. Après cela, néanmoins, l'honorable Draper a proposé la seconde lecture de son bill d'université, M. Boulton s'y est opposé et a fait motion que le bill fût renvoyé à une autre session. Il s'en suivit, dans le parti constitutionnel, une longue discussion à laquelle MM. Shorwood et Robinson prirent surtout une part active. Ils informèrent la Chambre qu'ils avaient offert leur résignation plutôt que de soutenir cette mesure,